



Les écureuils de mon enfance

 hachette
LIVRE

Du même auteur :

- *La magie du sapin de Pâques* – Réédition 2017 ;
(Bookelis - Hachette Livre distribution)
- *Tournant d'une bataille à Eisenberg* – Réédition 2016 ;
(Bookelis - Hachette Livre distribution)
- *Chemin de destinées* – Édition 2015
Premier Prix littéraire 2016 des Arts et Lettres de France
(Bookelis – Hachette Livre distribution) ;
- *Prémices d'une aventure* – 2015
(Bookelis – Hachette Livre distribution) ;
- *Nature humaine* – 2014
(Bookelis – Hachette Livre distribution).



Académie des Arts et Lettres de France

À mes parents et mes grands-parents.

Le bonheur naît du malheur, le malheur est caché au sein du bonheur.

Lao-Tseu
(VI^e siècle av. J.-C.)

I

En cette fin de journée d'automne, assis sur un banc du square, je regarde le vent égrener les feuilles jaunies du grand chêne. Elles recouvrent le sol et s'amoncellent, tel le temps écoulé d'une vie bien remplie. Tout comme celle du vieil homme courbé passant là et qui s'en va. Avant d'arriver au soir de nos propres existences, de la mémoire rejaillissent les doux souvenirs ensoleillés de notre jeunesse. Ce qui va suivre n'est pas l'histoire de mon enfance, mais simplement celle, malgré tout, de belles années.

Voici qu'arrivait le temps des grandes vacances. Je venais d'avoir onze ans, et au travers du carreau de la fenêtre de la classe, mon esprit vagabondait. À la récréation, Luc, mon meilleur copain, m'avait posé un tas de questions sur mes futures semaines en villégiature. Vivant seul avec sa mère, il ne pouvait profiter de tels moments, et je pris vite conscience que j'avais plus de chance que lui. Dès lors, je ressentais quelques réticences à lui manifester ma joie. Son regard témoignait d'une tristesse résignée, mêlée à une envie de connaître l'endroit où je me rendais.

Je songeais déjà au voyage que mes parents, ma grande sœur Marie, mon petit frère Jean et moi allions

faire pour retrouver ce qu'il était convenu d'appeler notre villa secondaire, tout près de la mer.

« Paul !... Paul, me demanda Mlle Irrigoyen, allons, que pensez-vous du texte de Michelet que je viens de lire ? »

Embarrassé, je ne pouvais répondre à cette question — mon esprit n'était plus là — quand soudain, je fus sauvé par la cloche qui retentit. Nous sortîmes de la classe dans une bousculade et un brouhaha à la hauteur de l'événement.

Alors que je remettais au clou mon tablier gris, Luc fut le seul à me dire au revoir. Sans réfléchir et comme dans un élan, je vissai mon béret sur la tête avant d'enfourcher mon vélo pour regagner le « Haut Carré », joli hameau entre ville et campagne où se trouvait notre maison familiale. Sitôt arrivé, j'aperçus Robert, mon père, au volant de notre Traction noire. Il la sortait du garage situé au bout du petit chemin qui menait à ce que nous appelions « la Prairie ». Cet endroit jonché d'herbes et de graviers était celui où mes camarades et moi aimions nous retrouver pour jouer. Football, polo-vélo, parties de pétanque acharnées occupaient nos temps libres du jeudi après-midi. Dans ce lieu semi-sauvage, que de moments mémorables vivions-nous ! Comme la dégustation de délicieuses collations durant laquelle les gâteaux à la crème de lait, préparés par nos mamans, avaient toutes mes faveurs. Pour l'heure, Claude, ma mère, vérifiait les derniers préparatifs avant notre départ ; nous partions pour de nombreuses semaines, et rien ne devait être laissé au hasard.

Une certaine excitation nous rendait très actifs. Même mon petit frère Jean, du haut de ses six ans, comptait et recomptait les bagages qu’amenait Marie, ma grande sœur de seize printemps. Notre père, lui, calait, imbriquait et empilait les valises, les sacs, les cartons et les divers ustensiles. L’affaire était complexe, il s’agissait pour lui de bien répartir la charge entre la malle arrière et la galerie fixée sur le toit de la voiture. Tout le monde reconnaissait ses talents et son sens de l’organisation. Les paris étaient ouverts pour savoir s’il allait réussir à ranger tout ce qui était là, par terre sur la pelouse. Tâche d’autant plus difficile que nous rajoutions sans cesse des objets supplémentaires plus ou moins encombrants. Mais tel un grand maître du puzzle, mon père arrivait toujours à bout du chargement. Pour me rendre utile, j’exécutais les ordres et répondais aux demandes de chacun.

J’avais l’impression que, peu à peu, notre maison se vidait. Chacune des pièces s’assombrissait à mesure que nous fermions les fenêtres et volets : l’heure du départ se rapprochait.

Nos voisins, de derrière leur clôture, proposaient leurs services pour arroser nos plantes d’intérieur. Toutefois, ma mère avait bien pris soin de les installer sur la terrasse du côté nord afin de leur éviter la chaleur des rayons du soleil. Après qu’elle eut donné un dernier coup d’œil dans la maison, j’avais la lourde responsabilité de tourner deux fois la grande clef dans la serrure de la porte d’entrée...

« Allez les enfants, en route ! »

Cette phrase de Robert résonna comme une

délivrance, et je ne me fis pas prier pour m'installer à l'arrière de notre voiture, au centre, entre Marie et Jean. Sitôt les niveaux d'huile et d'eau vérifiés, mon père mit le contact. Le moteur de notre Traction ronronnait et annonçait notre départ imminent. Maman, prenant place, énumérait à voix haute les dernières affaires embarquées pour s'assurer de n'avoir rien oublié.

Après un « C'est bon ! », nous voilà partis.

S'en aller en vacances avec ma sœur, mon petit frère et mes parents chéris était un vrai bonheur qui coulait de source, simple comme bonjour. Commençaient dès lors les plus beaux jours de ma vie. Que de bons moments allions-nous déguster ! Il ne faisait pas encore chaud et le soleil, à cette heure matinale, jouait à cache-cache avec « les moutons du ciel » ; c'est ainsi que le petit Jean appelait les nuages.

II

Au bout de quelques kilomètres, chacun de nous avait trouvé une occupation. Mon père, bien sûr, conduisait. Ma mère lisait une revue de mode. Ma sœur Marie s'activait à son tricotin, tout en feuilletant l'un de ces romans à l'eau de rose qu'elle affectionnait tant. Jean, quant à lui, s'était assoupi. Accoudé entre les deux sièges avant, je contemplais le paysage qui défilait rapidement de chaque côté de la route. Émoustillé, je pensais aux belles semaines qui commençaient. J'allais retrouver les plaisirs et le charme des marées, des pêches et baignades, mais aussi les forêts de pins, les sentiers bordés d'arbousiers, les cabanes à construire, et les poses de collets. Bref, tout ce qui avait incité mon grand-père, un jour de 1936, à acquérir ce qui était pour lui un coin privilégié, où il donnait rendez-vous à ses copains et organisait de mémorables parties de pêche et de chasse. Grâce à lui, nous allions pouvoir profiter des plaisirs de cette jolie demeure qui portait le nom de « Villa des Écureuils ». C'était une véritable évasion de partir vers ce lieu magique. Bien que j'eusse dans ma valise quelques cahiers de devoirs, que maman avait bien pris soin de ranger entre mes vêtements, je ressentais un sentiment d'insouciance d'autant plus délicieux qu'il

correspondait pour moi à la période des grandes vacances. La Traction de papa roulait à vive allure, et les arbres du bord de la route défilaient rapidement. Afin que le trajet parût moins long, nous jouions aux devinettes et aux charades. Mon père chantait *Mexico* de Luis Mariano, que nous reprenions tous en chœur. Plus nous avançons, plus les noms des villages que nous traversions revenaient à ma mémoire. À l'approche de notre destination, nous respirions un doux parfum de liberté. La chaleur commençait à s'installer, et ma mère nous passait une gourde d'eau pour nous désaltérer. Le petit Jean, sortant de son somme, se tortillait dans tous les sens et manifestait ainsi son envie d'assouvir un besoin pressant. Papa choisit une aire de stationnement et nous demanda s'il y avait d'autres candidats au soulagement de la vessie. Je décidai, quant à moi, de me retenir pour ne pas nous retarder davantage.

Après un temps qui me parut une éternité, mon père demanda à Marie de baisser sa vitre et de bien tendre le bras dans un mouvement de bas en haut. Avant de ralentir, nous donnions ainsi le signal pour tourner à gauche de façon à prendre le chemin nous menant à la villa.

Une fois celui-ci emprunté, les nids-de-poule et crevasses nous obligeaient à rouler lentement afin de ne pas endommager la suspension. Mes parents pestaient contre les cantonniers qui auraient dû arranger cela. Travaillant sur des réseaux d'adduction d'eau, mon père était sensible à tout ce qui touchait aux chantiers publics et déclara avec force qu'il en parlerait à qui de droit.